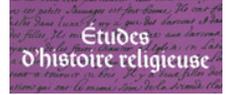


Études d'histoire religieuse



Dominique Deslandres, John A. Dickinson et Ollivier Hubert, dir., *Les Sulpiciens de Montréal. Une histoire de pouvoir et de discrétion, 1657-2007*, Montréal, Fides, 2007, 670 p. 50 \$

Lucia Ferretti

Volume 74, 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006497ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006497ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ferretti, L. (2008). Review of [Dominique Deslandres, John A. Dickinson et Ollivier Hubert, dir., *Les Sulpiciens de Montréal. Une histoire de pouvoir et de discrétion, 1657-2007*, Montréal, Fides, 2007, 670 p. 50 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 74, 137–140. <https://doi.org/10.7202/1006497ar>

Comptes rendus

Dominique Deslandres, John A. Dickinson et Ollivier Hubert, dir., *Les Sulpiciens de Montréal. Une histoire de pouvoir et de discrétion, 1657-2007*, Montréal, Fides, 2007, 670 p. 50 \$

Ce livre fait penser à une symphonie rendue par un orchestre exceptionnel de solistes dirigés magistralement par Dominique Deslandres, John A. Dickinson et Ollivier Hubert. Une symphonie, parce qu'on est vraiment loin d'un simple recueil d'articles, plutôt devant un ouvrage aussi proche que possible d'un livre écrit par un seul auteur tant est grande l'unité qui s'en dégage. Un orchestre de solistes dans lequel chacun des collaborateurs, spécialiste réputé du domaine précis qu'il couvre, a néanmoins accepté que sa partie propre ne puisse bien se comprendre qu'à la lumière de toutes les autres. Et des maestros soudés par la difficulté de la tâche jusqu'à devenir ... trois en un.

Les textes confirment en quelque sorte tout ce qu'on savait des sulpiciens, mais révèlent aussi de nombreuses dimensions de leur contribution historique fouillées presque pour la première fois. En cinq mouvements comprenant une vingtaine de morceaux, ils présentent d'eux un portrait de groupe, puis décrivent leur activité comme seigneurs, pasteurs et éducateurs, avant de mettre en relief leur influence pluri-séculaire sur la culture montréalaise et québécoise.

Dominique Deslandres présente les sulpiciens. Qui, signale-t-elle, l'ont assez peu fait eux-mêmes, par souci de modestie et habitude de discrétion, et ont rarement fourni aux historiens non sulpiciens les matériaux pour le faire (ch. 3 et 4). Inscrits de plain-pied dans la réforme catholique issue du concile de Trente, les messieurs reçoivent deux élans de leur fondateur, Jean-Jacques Olier : pour les missions paroissiales puis mondiales, et pour la formation des prêtres. Association de prêtres diocésains, ils ne prononcent pas de vœux et ne forment pas une congrégation religieuse. Cet élément sera d'une importance décisive dans toute la suite de l'histoire. Seigneurs de Montréal et vicaires de l'évêque de Québec, ils prennent deux plis dès

le début : l'exercice d'un certain pouvoir sur les fidèles et la volonté de construire une société catholique à Ville-Marie ; l'auteure expose aussi leur spiritualité mariale, d'un type très différent de celui qui fleurira au XIX^e siècle, d'où découle en partie leur action auprès des congrégations féminines et des femmes laïques, considérées comme les relais de la tridentinisation (ch. 1). J'ai particulièrement apprécié le chapitre 12, dans lequel Deslandres étudie les liens entre Saint-Sulpice et les congrégations religieuses. Directeurs ecclésiastiques, confesseurs, aumôniers des trois communautés féminines fondatrices de Montréal ; instigateurs au XIX^e siècle de la fondation d'une congrégation de sœurs servantes du clergé, les sulpiciens ont au début beaucoup financé leurs œuvres. Au XX^e siècle, toutefois, quand à leur tour ils connaissent de grandes difficultés d'argent, ce sont les sœurs qui les soutiennent très significativement. Deslandres réussit à décrire aussi la complexité des liens qui unit tout ce monde : sévérité, machisme, méfiance vis-à-vis du mysticisme que les sulpiciens perçoivent très bien pour ce qu'il est entre autres : un moyen pour les femmes de se réclamer de l'autorité directe de Dieu afin de se soustraire à celle des hommes, mais aussi reconnaissance sincère de l'apport des femmes à la vie religieuse et sociale du pays et attachement réciproque. La suite du chapitre montre que les messieurs ont aussi fait venir et soutenu plusieurs congrégations masculines au XIX^e siècle.

John A. Dickinson synthétise en quelques pages (ch. 2) les 350 ans d'histoire des sulpiciens à Montréal. Les parties les moins connues de ce parcours concernent d'une part la quasi-faillite des messieurs, due aux malversations du procureur des années 1920 et que seul le sauvetage de la compagnie par le gouvernement Duplessis a empêchée ; et d'autre part leurs difficultés actuelles de disposer à leur convenance de leurs immeubles restants, qui sont (heureusement) presque tous classés biens culturels. Le très intéressant ch. 7 revient en détail sur la « logique ecclésiastique » de l'économie qui a présidé à l'activité des sulpiciens, toujours plus soucieux d'assurer le financement d'œuvres jugées essentielles que d'accumuler de la richesse. L'auteur y fait bien voir aussi comment les messieurs, qui ne sont pas des religieux, ont donc pu directement puiser dans leur fortune personnelle non seulement pour épauler l'action de la compagnie, mais aussi aider les œuvres qui leur tenaient à cœur. Les pages sur la faillite nous étonnent en révélant que même des prêtres aussi prudents ont laissé sans surveillance l'homme entre les mains duquel leur avenir s'est joué. Enfin, dans le chapitre 13, Dickinson manifeste une nouvelle fois son exceptionnel sens de la synthèse dans la vue d'ensemble qu'il présente des missions sulpiciennes, de leur insertion dans la société globale et de la vie concrète des missionnaires. Ce qu'on peut en conclure, c'est qu'ils ont échoué lorsqu'ils ont visé la christianisation générale d'une population culturellement très éloignée (Amérindiens), mais connu le succès lorsqu'ils se sont concentrés

sur la formation du clergé, succès moyen en culture étrangère (Japon) ou très vif en milieu déjà catholique (Amérique du Sud).

Les sulpiciens ont laissé peu de nécrologies ou autres documents qui permettraient de dresser des portraits individuels, nous dit Ollivier Hubert (ch. 5), mais des séries assez complètes de données dans la longue durée autorisent la prosopographie du groupe. Quatre périodes assez contrastées se succèdent : la croissance sous le régime français puis à partir de 1840, coupée par le repli du temps difficile des années 1760 à 1840, ou par le déclin du dernier demi-siècle. Montréal apparaît comme une maison sulpicienne bien particulière, très nombreuse en comparaison d'autres en Europe ou en Amérique, à cause des trois rôles principaux qu'assument ici les messieurs, tout à la fois missionnaires, pasteurs, puis de plus en plus éducateurs de prêtres. La seconde moitié du XIX^e siècle est d'ailleurs le moment du déplacement des activités vers le secteur de l'éducation, tandis que le XX^e marque une timide internationalisation. Et toujours cette rivalité entre Français et Canadiens puis Canadiens français, qui prive ceux-ci d'accès aux postes de direction et impose son destin à la province canadienne : les Français restent majoritaires jusqu'en 1911, supérieurs jusqu'en 1917, la province n'acquiert son autonomie qu'en 1921 ! Mais un des meilleurs chapitres de ce livre est sans doute celui dans lequel Ollivier Hubert étudie les petites écoles et les collèges sulpiciens (ch. 15). Un travail extraordinaire sur des sources difficiles d'accès doublé d'une faculté d'analyse remarquable permet à l'auteur de présenter l'œuvre d'éducation des jeunes garçons en la reliant constamment au contexte général des époques successives et de montrer comment, malgré des désaccords internes sur l'orientation à donner aux écoles, les sulpiciens ont vite compris et accepté que leur position à Montréal et dans le Québec dépendait du soutien que leur donneraient les élites politiques, mais aussi plus simplement les élites sociales. Tant qu'ils ont été les seuls à pouvoir s'en charger, les sulpiciens, à la suite des prescriptions de Trente, ont financé des écoles pour les enfants pauvres en sous-traitant l'enseignement le plus souvent possible à des congrégations religieuses d'hommes ou de femmes. Mais dès qu'ils l'ont pu, ils se sont délestés du secteur public, quitte à asseoir leur position solidement à la Commission des écoles catholiques de Montréal, pour s'appliquer plutôt à prodiguer aux fils de familles bourgeoises l'éducation classique ou commerciale que leurs parents souhaitaient pour eux. Ollivier Hubert analyse tout cela avec beaucoup de finesse et de nuance. Il complète sa participation à l'ouvrage par un chapitre sur les lieux de villégiature (ch. 16) et surtout par une étude du rôle des sulpiciens dans la diffusion du livre imprimé (ch. 17).

Tous les autres chapitres du livre méritent une lecture approfondie. Jean-Claude Robert montre à quel point les sulpiciens ont durablement marqué l'espace montréalais, son plan, ses voies de transport, ses paysages

(ch. 6). Louis Rousseau s'attache à la prédication des sulpiciens : lui seul, je pense, pouvait réaliser un tel chapitre (ch. 8), dans lequel son intention profonde est de rendre intelligible aux lecteurs d'aujourd'hui le message véhiculé par les pasteurs et les codes employés pour le faire. Encore un chapitre que j'ai vivement apprécié, et dont la portée dépasse amplement Saint-Sulpice : il s'agit de rester capables de comprendre l'armature profonde de la culture d'autrefois ! Jean-Marie Fecteau et Éric Vaillancourt d'une part (ch. 9), Sherry Olson de l'autre (ch. 11) s'intéressent tout particulièrement à l'activité des sulpiciens en tant que curés. Les premiers montrent que jusqu'aux années 1840, les sulpiciens se sont reposés sur les congrégations féminines du soin de soulager la misère. Mais qu'ensuite, au moment où la paroisse acquiert partout ce rôle important, il s'agit pour eux de court-circuiter Bourget et d'instaurer des œuvres qui relèvent de Notre-Dame, en pensant s'adjoindre pour ce faire des associations de femmes laïques tout en continuant de compter tant sur l'Hôtel-Dieu que sur les sœurs grises. Aussi longtemps qu'ils l'ont pu, et même après le démembrement de Notre-Dame, les sulpiciens ont ainsi tenté, dans les paroisses dont ils avaient la charge, de construire un système parallèle à celui de l'évêque. Il a fallu que Paris s'émeuve des coûts, au début du XX^e siècle, pour qu'une telle concurrence finisse par cesser. Comme le montre très bien Sherry Olson, cette concurrence a eu un autre effet : soutenir le particularisme irlandais, faire de St. Patrick's le cœur d'un réseau d'institutions hospitalières, caritatives et éducatives non seulement le plus indépendant possible de l'évêque, mais même de Notre-Dame. Curé pendant 44 ans, le pasteur sulpicien Patrick Dowd a réussi à imposer à Montréal, et de là dans la catholicité toute entière, le modèle inédit des paroisses ethniques au lieu de territoriales.

Des contributions plus spécialisées sur les confréries (Brigitte Caulier, ch. 10), le grand séminaire (Christine Hudon, ch. 15), la musique, le chant, les beaux-arts et l'architecture (Élisabeth Gallat-Morin, Paul-André Dubois, Jacques Des Rochers et Jacques Lachapelle, ch. 18 à 21) enrichissent ce panorama de l'activité sulpicienne à travers les siècles. Ici, il convient de dire que la participation du Musée des Beaux-Arts de Montréal et de nombreux prêteurs donne à voir ce livre autant qu'on peut le lire. De multiples illustrations en noir et blanc agrémentent les pages, ainsi qu'une cinquantaine de planches en couleurs. Dans la conclusion, les trois directeurs ouvrent des pistes de recherches, comme l'ont fait aussi plusieurs des collaborateurs. Il reste à espérer que les sulpiciens continuent d'ouvrir leurs archives aux historiens : nous n'avons pas fini de prendre la mesure de leur contribution à l'histoire du Québec.

Lucia Ferretti
Département des sciences humaines/CIEQ
Université du Québec à Trois-Rivières